

Hitler, mon voisin

Edgar Feuchtwanger
avec Bertil Scali

Hitler, mon voisin

Souvenirs d'un enfant juif

Michel
LAFON

*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2013
11-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine cedex
www.michel-lafon.com

*Je suis aujourd'hui fermement convaincu
que c'est en général dans la jeunesse
qu'apparaît chez l'homme l'essentiel de ses
pensées créatrices.*

Adolf HITLER, *Mein Kampf*

1929

Une heureuse prédestination m'a fait naître à Braunau-am-Inn, bourgade située précisément à la frontière de ces deux États allemands dont la nouvelle fusion nous apparaîtrait comme la tâche essentielle de notre vie, à poursuivre par tous les moyens.

Adolf HITLER,
première phrase de *Mein Kampf*

J'aime quand elle me joue ce morceau au piano. C'est un menuet. Elle m'a dit que Mozart l'avait composé à mon âge. J'ai cinq ans. J'écoute les notes et c'est très joli. J'ai envie de danser. Allongé par terre, je nage sur le parquet comme si c'était un lac. Les fauteuils sont des bateaux, le canapé une île et la table un château. Si maman me voit, elle va me gronder et dire que je salis mon costume.

Hitler, mon voisin

Je m'en fiche. Il me gratte de toute façon. Maintenant, je suis à plat ventre sous la chaise. Avec mon fusil, je ne crains rien si les Français attaquent. Je resterai caché.

J'ai encore eu peur ce matin, quand les pauvres sont venus sonner à la porte, en bas, devant chez notre gardien. Maman est descendue et j'ai observé du haut de l'escalier. Ils étaient barbus, leurs vêtements étaient troués. Ils voulaient de l'argent. Ils vendaient des lacets de chaussures. Maman est remontée, elle est passée devant moi sans me voir, elle a pris une miche du pain que j'adore, blanc et croustillant, avec de la croûte dorée qui s'emmêle dessus comme des nattes de fille, et elle est redescendue. Quand elle la leur a donnée, les pauvres lui ont souri et ils sont partis dans la rue.

D'autres sont venus dans l'après-midi. Elle jouait encore du piano, le morceau qui va vite à la fin, elle riait et je tournais en regardant filer la pièce autour de moi.

Les mendiants sont revenus. C'est moi qui les ai entendus tambouriner à la porte. Maman a arrêté de jouer et elle est allée ouvrir. L'un d'eux criait fort. Il disait qu'on leur avait pris leur maison, leurs économies, et qu'ils étaient dans la rue avec leurs enfants. Il disait que

c'était à cause des Juifs. J'ai eu peur, ça m'a donné envie de pleurer. Maman a été gentille et un gros, plus grand et plus fort que les autres, avec une grande barbe blanche, a dit qu'il la connaissait. Il a crié : « C'est une Feuchtwanger ! »

Il a tiré en arrière le petit méchant qui hurlait. Il a expliqué qu'il avait connu oncle Lion à l'école et que même il avait lu ses livres. J'étais caché en haut, aux aguets avec mon fusil. J'avais envie d'être invisible, comme dans le livre qu'on me lit le soir. Le barbu m'a fait un clin d'œil et il a dit au petit qu'il lui cassait les oreilles avec ses histoires de Juifs. Maman l'a remercié gentiment et a demandé à Rosie d'aller chercher des saucisses. Rosie, c'est ma gouvernante. J'ai roulé sur moi-même comme un soldat et elle ne m'a pas vu en passant. Son tablier blanc et sa robe noire ont fait un bruit de feuillage. J'étais sous une chaise. Je l'ai regardée marcher vers la cuisine. Elle râlait en patois, cette autre langue qu'elle parle quand personne ne l'entend. Elle traitait les pauvres d'imbéciles, jurait que des saucisses on n'en avait pas tant que ça, et qu'elle ne savait pas ce qu'on aurait ce soir à dîner. Elle est revenue avec les saucisses et a fait un sourire au gros monsieur. Il l'a remerciée, il a béni ma mère, et il est reparti avec la troupe.

Hitler, mon voisin

Maman a parlé avec Tante Bobbie, notre voisine du dessus, qui était descendue. Je n'entendais pas bien. Je crois que Tante Bobbie lui a dit que notre oncle allait nous attirer des soucis s'il ne faisait pas attention avec ses livres. Mon oncle Lion est écrivain. Il invente des histoires pour les grands. Maman a souri à Tante Bobbie et lui a promis d'avertir oncle Lion. Elle essayait de la rassurer, lui conseillant de ne pas s'en faire, les mendiants dehors étant juste des pauvres gens qui ont fait la guerre puis ont tout perdu. Moi, j'ai couru à la fenêtre pour les voir. Ils sonnaient à la porte de l'immeuble d'en face, formaient une petite bande avec d'autres, un peu plus loin.

Je regarde les pauvres par la fenêtre depuis ce matin. Ils sont en bas de l'immeuble. Et s'ils attaquaient ? Moi, j'ai mon fusil ! Maman m'a vu. Elle m'a fait un sourire, est venue près de moi, a fermé les rideaux et a annoncé le goûter. Je lui ai demandé ce que c'était un Juif, et elle m'a chuchoté dans l'oreille que j'étais trop petit pour comprendre.

J'ai peut-être cinq ans mais je saisis tout. Je sais ce qu'est un Juif ! Un jour mon père en a

parlé devant moi à ma mère. Elle lui a demandé de changer de sujet car ce n'était pas de mon âge, il a répondu que je ne pouvais pas comprendre et a continué. Je jouais par terre avec mes petites voitures en faisant semblant de ne pas écouter. J'ai pourtant tout entendu. Il parlait des nazis qui n'aiment pas les Juifs. Les Juifs, c'est nous, la famille Feuchtwanger. Je le sais depuis longtemps. J'en avais déjà parlé à Rosie. On est pareil, m'a dit Rosie quand je l'ai interrogée, c'est juste que les Juifs ne croient pas que le petit Jésus a existé. Pourtant moi, je sais qu'il a existé. Rosie m'a raconté toute son histoire. Il avait les cheveux longs et était très gentil. Des méchants l'ont attaché à une croix, lui ont planté des clous dans les mains et les pieds, et l'ont tué. Je voulais savoir si c'étaient les Juifs qui étaient les méchants. Rosie m'a répondu que non, que les nazis confondaient tout. Ce sont les Romains qui l'ont assassiné, et d'ailleurs Jésus était juif. C'est une histoire très ancienne, d'une autre époque, d'un autre temps, bien avant ma naissance, celle de mes parents, des leurs, et de tous leurs ancêtres, avant le temps des voitures et des villes sur Terre, c'est arrivé dans un ancien pays disparu, au-delà des montagnes, de la campagne, des rivières et des mers. Elle a ouvert son chemisier et m'a mon-

Hitler, mon voisin

tré sur sa poitrine une toute petite croix en or. Elle m'a dit que je pouvais la prendre avec mes doigts. Je l'ai effleurée, elle l'a portée à sa bouche et a déposé dessus un petit baiser, puis elle m'a embrassé le front en disant que j'étais son petit chéri, et que tous les enfants et tous les hommes étaient faits d'une seule chair, que nous étions tous des fils du Seigneur, et que le petit Jésus avait dit que nous devons tous nous aimer. Elle avait l'air un peu triste, je me suis serré contre elle. Ainsi, quand mes parents ont parlé des nazis, je savais de quoi il s'agissait. J'avais envie de leur expliquer que les nazis confondaient les Juifs et les Romains. J'ai préféré continuer à faire semblant de jouer par terre pour entendre la suite de l'histoire. On était dans le bureau, là où papa range tous ses livres, dans des bibliothèques qui montent jusqu'au plafond. Il en a des milliers. Il les a tous lus, il aime les regarder, les attraper, les ouvrir, les refermer, les caresser. Il m'a promis qu'un jour ils seraient à moi et que je les lirai tous.

*

* *

Mes parents sont assis dans le canapé en velours vert. J'aime quand ils sont là tous les

deux. Parfois, il lui touche le visage. Il la regarde, elle l'admire, lui dit qu'il est beau, qu'elle l'aime, mais que sa moustache la chatouille quand il l'embrasse, il lui répond que ses baisers font de la buée sur ses lunettes. Mon père est beau, élégant. J'aimerais être habillé comme lui, porter une chemise blanche et une cravate au lieu de ce petit costume de laine qui me gratte, et puis une jolie veste avec de larges rayures comme la sienne. Il me répète que je suis trop petit.

Ils prennent le café. J'ai eu le droit de faire un canard : un morceau de sucre trempé dans le café. Je l'ai attrapé avec une pince en argent au creux de la jolie boîte brillante dans laquelle on se voit tout déformé, et je l'ai approché de la tasse chinoise où est dessiné en mauve un empereur assis sur une chaise à porteurs. Le sucre a touché le café fumant, il s'est imbibé – c'est drôle quand le café monte le long du sucre –, et je l'ai attrapé du bout des lèvres. Je l'ai sucé avec un petit bruit et je me suis glissé à nouveau sous la table basse en le laissant fondre dans ma bouche. Je me suis rappelé le jour où une dame était venue à la maison avec un petit chien, un teckel. Elle lui avait commandé de faire le beau. Il s'était assis sur le derrière. Elle lui avait posé le sucre sur la truffe et avait chuchoté : « Allez, hop ! » Il

Hitler, mon voisin

avait happé le sucre de sa jolie bouche noire et caramel. Je crois que c'était un chien acrobate.

Les rayons du soleil chauffent mes jambes hors de ma cachette. J'écoute ce qu'ils disent. Ils parlent d'oncle Lion et d'Adolf Hitler. Oncle Lion pense qu'un jour Hitler sera le chef et que, ce jour-là, il tuera tous les Juifs. Je ne sais pas qui est Hitler. Mes lèvres tremblent, j'ai envie de pleurer. Je sors de mon abri et me glisse dans les bras de mes parents. Ils ne comprennent pas pourquoi je sanglote. Moi non plus. Je leur dis que je les aime et que je veux qu'ils ne meurent jamais. C'est pour ça que des larmes sont montées à mes yeux. Heureusement, c'est fini maintenant.

*

* *

Je suis à cheval sur mon éléphant à roulettes. Il s'appelle Hannibal, comme l'empereur qui a fait la guerre aux Romains avec des éléphants. Il les a attaqués en passant par la montagne en hiver. Assis sur son dos, mes pieds ne touchent plus le sol. Sur Hannibal, je suis haut, je suis grand. La fenêtre est ouverte, on entend les oiseaux et les automobiles. J'approche Hannibal et je m'accoude à la fenêtre pour regarder

dehors. Je fais toujours attention à ne pas me pencher, sinon Rosie me gronde. Les autos brillent, les rayons du soleil se reflètent dans leurs grands phares ronds et font danser sur le plafond de la chambre des petites traces de jolies couleurs, celles des pistaches, du vin, des fraises. Il fait beau, les voitures sont décapotées et je vois les passagers. Là, c'est Tante Bobbie, qui habite au-dessus de chez nous. Elle est avec son amoureux, le duc Luitpold de Bavière. Un duc, c'est comme un prince ou un roi, et la Bavière, c'est l'autre nom de notre pays : mes parents disent que nous vivons en Allemagne, mais Tante Bobbie, le duc et Rosie assurent que nous habitons la Bavière. Papa et maman disent qu'ils sont allemands, Tante Bobbie et le duc qu'ils sont bavarois.

Un chauffeur conduit la voiture du duc. Je vois ses gants blancs et sa casquette avec un galon doré et une visière noire et brillante qui le protège du soleil et du vent. Son automobile ressemble à un carrosse doublé de cuir beige. Le duc a vraiment l'air d'un roi. Il porte un haut-de-forme, une veste à queue-de-pie qui lui donne l'air d'un pingouin, et une seule lunette. C'est un monocle. Je le surnomme « le Magicien » parce qu'il arrive à faire tenir en équilibre devant son œil ce verre tout rond. Tante Bobbie porte un grand chapeau blanc,

Hitler, mon voisin

ses bagues clignotent au soleil, elle me voit et me fait signe. Elle crie : « *Bürschi !* » C'est comme ça qu'on m'appelle à la maison, ça veut dire « petit garçon » en bavarois. Je lui réponds d'un geste de la main. Le duc me salue à son tour, agitant le pommeau doré de sa longue canne royale. Elle brandit un petit paquet avec un ruban rouge. Je sais que c'est une boîte de pâtes de fruits car elle m'en offre tout le temps. J'ai hâte qu'elle monte à la maison pour me la donner, j'ai envie que ce soit tout de suite.

Ils regardent de l'autre côté de la rue où une grande voiture noire s'est arrêtée. Un chauffeur en uniforme de soldat fait le tour de l'auto et ouvre la portière du passager. Un monsieur en sort, il observe Tante Bobbie, puis le duc, et il lève les yeux vers moi.

Il porte une petite moustache noire, la même que celle de papa.

*

* *

Rosie m'a fait sursauter. Elle a fermé la fenêtre d'un coup, tiré les rideaux, m'a déshabillé et mis au lit pour la sieste. Je déteste la sieste. Je n'aime pas les barreaux de mon lit non plus.

J'entends encore le chant des oiseaux, je regarde l'ombre des rideaux qui fait comme des

vagues sur le plafond, et les moulures qui forment de petites montagnes. Les yeux fermés, je sens la douce main de Rosie sur ma joue. Je m'endors.

Je suis réveillé. J'ai fait un cauchemar. J'ai rêvé que le monsieur d'en face devenait un ogre, qu'il nous attrapait et voulait nous dévorer. Il avait les cheveux hirsutes et les ongles longs et effilés, comme ceux de *Struwwelpeter*, le méchant garçon du livre posé sur ma table de nuit. Avec ses ongles crochus et ses cheveux pointus comme les piquants d'un hérisson, l'ogre poursuivait ma famille dans les rues. Je tenais mes parents par la main, ils couraient trop vite pour moi, je glissais et tombais derrière eux, maman me rattrapait, le monstre approchait. Le méchant Friederich, le petit garçon qui fouette sa bonne, tue les chats avec des cailloux, arrache les ailes des mouches et étrangle les tourterelles, était dans mon rêve aussi, il lançait des chaises comme des boulets de canon.

Je ne sais pas si j'aime le livre *Struwwelpeter*. On y voit le petit Jésus offrant des cadeaux aux enfants sages qui mangent bien leur soupe, jouent avec leurs jouets, vont main dans la main gentiment avec leur mère. Il a des ailes d'ange et une couronne. Il ressemble à une

Hitler, mon voisin

petite fille en chemise de nuit, à genoux dans la neige. Une étoile brille au-dessus de sa tête. Un fusil à baïonnette et un tambour militaire flottent sur la page parmi les cadeaux. Le livre raconte les histoires atroces de méchants enfants : Friederich fouette cruellement son chien ; la petite Pauline périt dans les flammes qui consomment ses rubans, ses cheveux, ses pieds, ses paupières, il ne reste d'elle que des tas de cendres et ses petits souliers cirés, ses deux chatons pleurent, leurs larmes forment un lac ; des enfants se moquent d'un gamin tout noir et sont punis par le grand Nicolas, il les plonge dans de l'encre, ils finissent aussi plats que du papier, on dirait des ombres ; l'homme aux grands ciseaux coupe le pouce de Conrad pour qu'il ne le suce plus, et cette histoire me terrorise car je suce mon pouce, alors que Gaspard, lui, meurt car il ne mange jamais sa soupe, et Robert disparaît dans le ciel, emporté par son parapluie. C'est embrouillé dans mon esprit. Ils flottent dans les airs, volent autour de moi, se déforment, s'allongent, disparaissent...

J'ai chaud. Ma nuque est mouillée.

C'était un cauchemar.

Je suis debout dans mon lit.

J'enjambe les barreaux, je grimpe sur le petit siège en rotin et je regarde par la fenêtre.

La rue est calme. Un rideau bouge en face.

*

* *

Je suis tout nu dans la maison. Je saute partout et je fais rire Rosie qui essaye de m'attraper pour m'habiller. Elle m'appelle sa poupée et m'enfile une combinaison en laine qui me gratte. J'aime jouer avec ma poupée, mais je n'en suis pas une ! La mienne, je l'habille et je la promène dans son landau. Je la couvre de plaids pour qu'elle n'ait pas froid. Avec Rosie on descend la promener tous les jours, on va jusqu'au parc. Sur le chemin, on passe devant chez M. Hitler. Rosie marche toujours un peu plus vite et ne m'écoute plus.

Hier, j'ai fait tomber mon bonnet devant son immeuble et elle ne m'a pas entendu quand je le lui ai fait remarquer. On a dû revenir sur nos pas. Un garde le tenait dans ses mains. Grand, vêtu comme un soldat, il a dit que j'étais bien mignon, que je serai un Allemand bien courageux quand je serai grand. Rosie n'a pas voulu rester plus longtemps, elle m'a emmené, marchant vite, me serrant la main trop fort. Elle semblait contrariée, je n'osais

Hitler, mon voisin

rien dire. D'une voix forte, elle m'a expliqué à nouveau qu'il ne faut pas parler aux gens qu'on ne connaît pas.

Je suis bien tranquille à la maison et je vois le garde depuis la fenêtre de ma chambre. C'est amusant, les gens lui font souvent un signe en levant le bras en l'air quand ils passent devant lui, et lui leur répond d'un signe de la main. Je regarde rouler les voitures. Elles vont plus vite que les calèches tirées par les chevaux que j'aime tant. Je les entends circuler. Le claquement des sabots sur les pavés ressemble à celui de l'eau quand Rosie lave la vaisselle. Je sais faire le même bruit avec la langue.

J'ai un cheval de bois épatant. Le Père Noël me l'a laissé sous le sapin, à côté du piano. Nous avons posé nos chaussures au pied de l'arbre décoré de boules rouges et, le matin, au réveil, chacun avait un cadeau devant son soulier. Tout le monde a embrassé mon père pour son cadeau. J'en ai fait autant, mais il nous a dit que c'était le Père Noël qu'il fallait remercier. J'ai ajouté qu'il ne fallait pas oublier de penser à Jésus dont c'était l'anniversaire, et tout le monde s'est esclaffé. Je n'ai pas bien compris pourquoi, j'ai juste rigolé. Cela arrive

souvent : je fais rire les grandes personnes sans le faire exprès. Maman a remarqué que je rougissais. J'ai voulu me regarder dans le miroir de l'entrée. Je n'ai rien vu. Il paraît que le rouge sur les joues ne se reflète pas dans les glaces mais seulement dans les yeux des autres. C'est le cœur qui chauffe fort quand on est heureux. Maintenant je le sens quand ça m'arrive.

*

* *

Maman est tous les jours à la maison. Papa, lui, rentre tard, après mon dîner. Cet après-midi elle n'était pas là. Elle est arrivée avec lui juste après ma sieste. Ils portaient des paquets, ils riaient. Ils m'ont dit que j'étais leur petit trésor et n'ont pas cessé de m'embrasser.

Aujourd'hui est un grand jour ; c'est une journée spéciale car oncle Lion vient dîner à la maison.

Mon père a poussé un grand cri en voyant la table et il a levé les bras en remerciant Rosie. Maman l'a félicitée également et j'ai bien cru la voir rougir. Rosie a précisé que nous avions dressé la table ensemble. Le rouge s'est aussitôt dissipé de son joli visage. Mes parents m'ont applaudi, et là je crois que c'est moi qui ai rougi... Le matin, Rosie avait

d'abord repassé la grande nappe blanche, celle qu'elle range dans la buanderie. Cette pièce est également ma chambre : quand on parle de moi ou de mes jouets, on l'appelle « la chambre de Bürschi », et quand il s'agit du linge à repasser, à plier ou à ranger, on dit « la buanderie ». Nous la partageons dans la journée.

Au centre de la pièce, Rosie avait fait rouler la console en croissant de lune d'habitude rangée devant la fenêtre du salon. Elle l'avait étirée comme un élastique, la transformant en une immense table de salle à manger, et avait étalé dessus un molleton mou et doux, puis la grande nappe blanche sous laquelle j'avais joué au fantôme plus tôt. Elle avait fait chauffer le fer pour la repasser. Je me suis assis sur ma petite chaise, ma poupée dans les bras. Je l'ai regardée écraser les plis à l'aide du fer chaud qui glissait sur la nappe. Il avançait comme un cygne sur l'eau, Rosie aspergeait le linge de gouttes parfumées que le fer semblait avaler. Puis elle a mis le couvert. Elle m'a donné des missions : j'ai disposé deux couteaux et deux fourchettes de chaque côté des assiettes, une petite cuillère et un petit couteau devant chacune, et j'ai ajouté une soucoupe, deux verres à pied, un petit et un grand, puis encore une assiette en forme de lune pour la salade. Rosie

a terminé avec des petits beurriers, des carafes, l'une avec de l'eau et l'autre du vin, le sel et le poivre dans de petites coupelles en verre ressemblant à des cloches, et une cloche, justement, qui servira à l'appeler quand mes parents et leurs invités seront à table et elle, à l'office. Il n'y avait pas de place pour moi car je dînerais avec Rosie dans la cuisine après avoir dit bonsoir aux invités.

Rosie a installé au centre de la table le beau chandelier, avec plein de branches, celui de ma grand-mère, la mère de mon père qui est morte quand j'étais petit. Mes parents me montrent parfois des photos d'elle et me disent qu'elle m'adorait, et je me souviens vaguement d'une dame avec une canne. Rosie m'a dit que, si mes parents voulaient bien, j'aurais le droit d'allumer les bougies. Quand je les ai vus si contents de découvrir la table bien dressée, je leur ai demandé si je pouvais le faire.

– Pourquoi pas, a dit papa, tu ne feras pas ça moins bien qu'un vrai rabbin.

Et, je ne sais pourquoi, tout le monde a ri. Bien sûr, j'ai encore rougi.

Ma mère devait aller se préparer. Elle a demandé à Rosie de me donner mon bain, m'habiller avec mon costume et me servir à dîner. Je voulais savoir quand oncle Lion allait

Hitler, mon voisin

venir. Elle m'a répondu qu'il viendrait me voir dès son arrivée.

La fumée du bain fait de la buée sur les vitres sur lesquelles je peux dessiner. Rosie n'aime pas que je trace des dessins sur le verre, elle rouspète car ensuite il lui faut nettoyer, pourtant mes dessins disparaissent quand on ouvre la fenêtre. L'eau du bain est brûlante, j'ai mis du temps à rentrer dedans. D'abord les doigts de pied, ensuite les chevilles et les mollets. J'ai attendu un petit peu et me suis habitué. J'ai pu m'asseoir. Maintenant ça ne me brûle plus. Je suis bien tranquille avec mes jouets, je chante, je joue à la guerre, les Allemands contre les Français. Mon oncle Berthold a été blessé dans les tranchées. Il m'a dit que les Allemands avaient été injustement déclarés vaincus bien qu'ils aient remporté un plus grand nombre de victoires. Ce jour-là, papa n'était pas content qu'il me parle de la guerre. Il l'a grondé et j'ai eu envie de pleurer. Oncle Berthold a une barbe et les barbus me semblent toujours tristes. Je n'ai pas envie que mon oncle ait du chagrin. Pour le consoler, je le fais gagner dans mon bain.

Mais ce soir ce n'est pas lui qui vient dîner, c'est Lion, mon oncle qui écrit des livres, ceux dont parlaient les mendiants et la voisine.

Maman dit que je ne m'en souviens pas car il ne vient pas souvent à la maison. J'ai hâte de le voir, j'en meurs d'envie !

Lorsque la peau de mes doigts est fripée aux mains et aux pieds, Rosie me sort du bain. Elle me soulève et m'enrobe dans une grande serviette blanche et nous jouons au facteur. Elle prétend que je suis un paquet que le postier lui a déposé devant la porte. Elle l'emmène pour le déballer dans la chambre. Elle me tâte à travers le drap, tentant de deviner ce qu'il contient. Je pousse des cris de joie lorsqu'elle prétend découvrir un petit garçon. Elle dit que c'est le plus beau jour de sa vie, qu'elle n'a jamais eu d'enfant et justement rêvait d'en avoir un comme moi. Elle m'embrasse, nous rions, je frétille.

Elle m'a frotté tout le corps à l'eau de Cologne, jusqu'au bout des orteils, me frictionnant le dos jusqu'à ce que la chaleur pénètre en moi. Elle m'a vêtu de ma chemise blanche qui serre un peu le cou, puis m'a passé ma culotte de peau. Je la trouve trop dure et ses bretelles m'irritent les épaules. Elle m'a enfilé mes souliers de cuir tout neufs, bleu marine, ma couleur préférée. Ils brillent joliment mais me font un peu mal. Je ne voulais pas être habillé en dimanche ! Pour me faire changer d'avis, Rosie

Hitler, mon voisin

m'a assuré que vêtu ainsi j'avais l'air d'un soldat. Elle m'a coiffé avec la brosse en ivoire de défense d'éléphant dont les poils blonds sont si doux, me recommandant de prendre soin de ne pas me décoiffer, et m'a assuré que je ressemblais à l'enfant Jésus. J'ai posé un baiser sur la croix qu'elle cache dans son corsage. J'aimerais me marier avec elle quand je serai grand. Je l'aime Rosie.

Papa nous a rejoints dans ma chambre-buanderie. Il avait sur la tête une calotte, comme un petit chapeau en tissu. Il en possède deux dans sa chambre, la sienne et celle de son père, mon grand-père que je n'ai pas connu. Il ne les porte jamais mais je sais qu'il y tient beaucoup car je n'ai pas le droit de jouer avec. Ma mère a dit que c'était ridicule. Il a répondu que cela amuserait Lion et a posé l'autre calotte sur mes cheveux blonds en me faisant un clin d'œil.

Maman a tiré le voile devant la fenêtre. C'est un rideau magique qui laisse entrer la lumière tout en nous cachant de l'extérieur. Ainsi les voisins ne voient pas chez nous. Et elle est sortie de la pièce.

Pendant que Rosie préparait le repas, j'ai eu le droit d'aller regarder maman se maquiller dans sa chambre. Elle s'est assise sur le petit

tabouret bleu avec des froufrous qui frôlent le sol, face à son joli meuble qu'elle appelle psyché, avec trois miroirs qui permettent de se voir de côté, et elle s'est pomponnée. J'adore ces mots aux sons mystérieux, « psyché » et « pomponnée »... Maman m'a pomponné. Elle m'a poudré le nez et les joues avec un petit tampon ; elle le tapotait dans une jolie boîte en verre, fragile, sur sa table, à côté de ses écrins, ses bijoux, son collier de perles de la couleur du ciel gris, ses bagues scintillantes – si grosses que je ne peux les cacher dans ma main quand je ferme le poing – et ses boucles d'oreilles qu'elle m'accroche parfois en me pinçant un peu les lobes. Papa était dans la salle de bains, son visage couvert d'une mousse blanche, l'étalant de son blaireau tout doux en forme de queue d'écureuil. Je suis allé près de lui pour le regarder ôter le savon, faisant glisser dessus son rasoir en ivoire dont la lame est longue comme celle du canif qu'il glisse dans sa poche lorsque nous partons en promenade sur les lacs.

Rosie m'a appelé et je suis allé dîner dans la cuisine où flottaient comme toujours des odeurs délicieuses. Elle m'avait préparé mes saucisses préférées, blanches et bien grillées. Elle les a fait glisser de la poêle dans mon

assiette, et je pouvais les entendre grésiller. Elle les a recouvertes de jus et a ajouté les pommes de terre dorées. Oncle Lion était arrivé. Je n'avais pas entendu sonner à la porte. Papa et lui étaient tous les deux devant moi. Ils ont presque la même voix. Ils se ressemblent, comme des jumeaux. Lion est plus petit et porte de grandes lunettes rondes de clown. Il y avait aussi tante Marta, sa femme. Je ne l'avais jamais vue avant. Elle était belle, un chapeau se mêlait à ses cheveux relevés au-dessus de la nuque, ses lèvres étaient rouges, ses dents blanches et ses yeux bruns. Elle m'a fait un clin d'œil et j'ai arrêté de la regarder.

Oncle Lion a ri en disant que j'avais mis le chapeau qu'il fallait pour manger des saucisses. Je n'ai pas compris. Papa avait l'air gêné. Il a expliqué que je portais la calotte en l'honneur d'oncle Lion et parce que c'était shabbat, comme quand ils étaient petits. Oncle Lion a ri très fort et a dit que le temps de leur enfance était une époque folle, et que moi, au moins, je ne portais pas de papillotes. Ils ont ri encore et oncle Lion a expliqué que les papillotes désignaient les mèches de cheveux que l'on fait boucler devant les oreilles. Autrefois, les hommes de religion juive en avaient tous, ils s'habillaient en noir et portaient des caftans,